

Ça-je, l'enfant

1. L'enfant... entre *ça-l'infans* de naissance et son « *allant-devenant* » Je au jeu de l'Autre, l'enfant, ce signifiant d'enfant, de quoi est-il le nom ?¹

En psychanalyse on en a au moins trois usages. L'enfant se fait *Concept* (freudien), celui d'*infantile* en corrélation étroite avec celui d'inconscient. Par ailleurs il s'imaginarise en *mythes de l'enfance*, individués en *fantasmes* adultes comme quand certains analysants parlent par exemple de leur « enfant intérieur ». Il engage aussi une *clinique des enfants* ainsi désignés selon l'âge depuis la réalité parentale et sociale et posant à la pratique de l'analyse avec eux la question de modalités particulières... Ce spectre des couleurs d'enfance a fait déjà au Cercle l'objet de questionnements récurrents dont font trace en particulier deux numéros de nos revues, le numéro 6 de *Patio, L'enfant dans la psychanalyse*, et le numéro 20 de *Che Vuoi ?, De l'infantile*.

Il nous a paru opportun d'en faire reprise, pas seulement parce que nos théorisations sont toujours quelque part dans l'inachevé et à remettre sur le métier, mais parce que ces vingt dernières années singulièrement, les discours et pratiques sociales qui façonnent nos représentations et plus insidieusement nos corps, ces « innovations » incessantes semblent en train de détraquer passablement l'humain tel du moins qu'on en a hérité. Et en particulier pour ce qui concerne l'enfance, de pousser jusqu'au bout, au paroxysme, une sacralisation de l'enfance amorcée selon l'historien Philippe Ariès depuis deux/trois siècles, tout en jetant le soupçon sur ce que ce « fruit de nos entrailles » pourrait contenir de vers le rongeur d'avance, justifiant toutes sortes de dépistages pour en prévenir un devenir qui ne serait pas strictement programmable.

Ce qui des deux côtés tend à faire de l'enfant un pur objet de soin, qu'il soit objet de culte intouchable (comme pur vouloir propre surgi de nulle part) ou objet d'une culture en bocal (comme pure matière d'examen et de manipulation, chimique ou comportementale). Le *Petit Chose* en Majesté ou la petite chose à élever comme un OGM : à ces deux extrêmes qui se rejoignent, il s'agit d'éradiquer toute ambiguïté, tout jeu, toute *dynamique entre ...* entre ce que l'enfant recèle d'archaïque à la limite insondable et ce qu'il promet en la balbutiant de parole en puissance. Exit donc l'« *enfantôme* » (pour reprendre ce néologisme qu'on doit à D.Weiss) qui *hante* le devenant humain en souci de l'originaire, de ça d'où il vient... et à la fois, exit l'aléatoire de sa venue à la parole et à l'historicité qui l'emporte vers l'ailleurs.

A l'horizon où ces chosifications de l'enfance convergent, la « chose enfantine » s'exaspère en homme-enfant dit « augmenté » dans le délire transhumaniste, où

¹ – à supposer qu'il nomme... à moins qu'il ne dé-nomme, jette le trouble dans la nomination, comparable à un de ces « *signifiants instables* » dont parlent certains anthropologues, comme le *churinga* des Aranda d'Australie, par exemple. CF Giorgio Agemben, *Enfance et histoire*, « Le pays des jouets ». Ou du moins un nom à défaut sinon à défaut d'un nom comme Radmila Zigouris, dans « Un nom qui manque », *Che Vuoi* n°20, remarque qu'il *manque un mot* pour désigner la mère ou le père qui a perdu un enfant, cet inexistant « orphelin d'enfant »?

s'accomplissent forclusion de l'Autre, altérité et altération, et retour dans le réel désormais moins mythique que technologisé du monolinguisme d'avant Babel, langue univoque d'une rationalité totalisante toujours déjà là à vous attendre au coin de la vie.

Donc aussi bien : est court-circuité le vecteur de l'enfance, l'enfance comme vecteur du parlêtre.

En effet, comme l'écrit Giorgio Agemben (dans *Enfance et histoire*) : « *C'est en tant que l'homme a une enfance, **qu'il n'est pas toujours déjà parlant**, autrement dit qu'il a **besoin pour parler de s'exproprier de l'enfance afin de se constituer comme sujet dans le langage**, qu'il ne peut entrer dans la langue comme système de signes sans la transformer radicalement, sans la constituer en discours* ». On pourrait aussi dire en lacanisant un peu : pas sans *qu'on dise* (au subjonctif), pas sans que : **soit à dire**. Ce qui ne va justement pas de soi ; et l'enfance *serait* ce tâtonnement, toute une histoire pas sans risques et aléas, pas sans jeux aussi, que la frénésie de la rationalisation calculante qui tend aujourd'hui à nous submerger voudrait intégralement protocoliser – « protocoliser » signifiant (pour emprunter des termes de linguistique) résoudre toute diachronicité dans la synchronicité machinique.

Si l'enfant n'est donc ni fruit de soi-même d'où s'engendrerait le tyranneau ni vermisseau qui pourrait (sauf vermifuge) son devenir attendu sans histoire(s), alors l'enjeu est de préserver la dimension diachronique, pour une part hasardeuse, de l'enfance. Et d'abord pour les enfants eux mêmes qui sont bien là, d'en respecter et soutenir *l'allant-devenant* (F.Dolto) pas sans crises et parfois impasses. Mais son enjeu est aussi *de rendre encore possible la psychanalyse elle-même*, pour autant, comme l'écrivait Olivier Grignon (dans un article de la revue *Essaim* n°11, titré *La fabrique de la vérité*) qu'« *une psychanalyse est le bain lustral où renaît dans l'actuel le savoir archaïque sur les liens du sexuel avec la vie et avec la mort* ».

2. D'où tout l'intérêt pour nous qu'il y a à retourner à ces articles de *Patio* et *Che vuoi ?* Dans leur hétérogénéité qui vérifie bien ce signifiant fondateur du Cercle, s'explore cette constellation que le terme d'enfance montre du doigt, chacun son doigt.

Alors, en lisant et relisant ces textes, l'un et puis l'autre m'ont arrêté suffisamment pour me dire « *tiens je vais partir de celui-ci ... et puis non plutôt cet autre-là* ». Finalement j'ai renoncé à l'élection. Je me contenterai donc d'une indication, sans doute trop générale, mais qui pourrait peut-être aider les lectures à *s'orienter du réel* (comme insistait à dire Olivier Grignon), du réel de l'enfance en jeu.

Ce que j'appelle « réel de l'enfance », on pourrait l'appeler aussi *expérience*, mais alors en un sens paradoxal càd absolument non kantien, celui qu'Agemben avance, dans *Enfance et histoire* que j'ai déjà cité, lui-même reprenant à sa façon des intuitions de Walter Benjamin (dans *Expérience et pauvreté* et plus indirectement, *Le narrateur*), terme d'Agemben que Pascale Hassoun cite et reprend à son tour dans son article de *Che Vuoi ?*. Expérience non kantienne donc car (*je cite*) « *nullement une expérience subjective, une expérience du Je, fondée sur l'unité synthétique de la conscience* », mais une expérience « *qui*

trouve son corrélat non dans la connaissance mais dans l'autorité, c'est la parole et le récit ». Ce dont Agemben comme W. Benjamin, en philosophe-anthropologue, en attribue l'exercice effectif, peut-être un peu mythiquement d'ailleurs, à l'humain pré-moderne.

En tout cas, l'émergence assez récente du nom « enfance » au sens moderne relevée par Philippe Ariès semble bien corrélative d'un effacement dans la réalité historique d'une telle capacité à *faire expérience, et donc transmission*, qui selon Agemben « *comme telle n'est plus réalisable* » de nos jours, ou pour W. Benjamin est pour le moins une « *pauvreté en expérience* » - sauf - sauf à inventer une expérience nouvelle, expérience même de cette non-expérience, par exemple dans la création, c'est le désœuvrement artistique. Mais c'est une autre histoire...

Pour en revenir à cette expérience première elle est celle « *d'un langage n'ayant pas encore rompu un rapport originel à la voix* ». Et donc elle ne serait plus à disposition immédiate de l'humain contemporain post cogito, elle serait dès lors située dans une plus ou moins mythique « *enfance de l'homme* ». Ou, pour quitter ce terrain anthropologique mouvant, elle serait justement ce qui se retrouve, comme le remarque Agemben lui-même, dans la *découverte-invention* freudienne de l'Inconscient, celle d'un savoir qui ne se sait pas, un savoir sans sujet. Ce qui rend compte ainsi de la corrélation entre la notion d'inconscient au moins à son émergence et celle d'infantile, de sexualité infantile.

Mais c'est dire aussi qu'il y a peut-être quelque chose d'abusif à parler de « sujet de l'inconscient »² sinon fantasmatique, aussi bien que de « substance psychique infantile » sinon mythique, l'enjeu analytique étant moins de débusquer un sujet **de** l'inconscient plus ou moins enfoui, que d'amener à **se faire sujet à** l'inconscient sans sujet, ce qui revient à s'exproprier - ou expatrier - de cette expérience infantile (telle que refoulée dans l'inconscient), sans sujet sinon sans langue d'où l'on vient.

D'où l'on vient : en l'occurrence d'une première mort de naissance - où l'on rencontre peut-être ce que Jacques Hassoun tentait d'approcher avec le signifiant *d'enfanmort*, ou, autrement, Serge Leclair avec *le meurtre de l'enfant merveilleux*.

Et c'est là, à mon sens, que peuvent s'en dessiner deux voies d'approches a priori divergentes qui font tension dans notre pratique.

Soit, première voie, on met l'accent sur le travail de structuration symbolique avec des enfants en cure mais aussi des adultes en proie à leur « névrose infantile », et on soulignera alors, comme Pascale Hassoun par ex en phase avec Agemben que cette « expérience » infantile est d'abord et avant tout « *expérience de la langue où ce qui est éprouvé est la langue même... où l'on ne retrouve devant soi que la pure extériorité de la langue... l'enfance étant une expérience non pas d'un objet mais de la langue même...* », l'enjeu analytique étant alors d'en faire une sorte « *d'expérience transcendantale* » : c'est que le transcendantal n'est plus un a priori à la Kant mais une expérience à *faire* (*expérience analytique*), celle d'en venir, de *ça l'expérience de la langue*, à en parler. En bref, écrit

² Du moins sujet au sens lacanien de « sujet de la science » tel que la psychanalyse entend le relever.

P.Hassoun en écho de quelques autres, « *l'infantile serait du côté de cette tension vers la langue...* ».

Soit, deuxième voie, on est amené « *en amont de l'aube, en amont de la naissance* » formule de Pascal Quignard cité par Patrick Chemla, c'est-à-dire à l'impossible commencement du commencement où l'infantile n'est plus, ou plutôt pas encore, l'expérience de qui s'éprouve à la langue qui lui vient de l'Autre pour en venir à parler, mais où l'UN-fantile, s'écrit avec M.Tricot U-N, là où serait à naître un enfant. Ce qui nous confronte au « *tourment de l'origine* » - pour reprendre l'expression qui fait le titre de l'article de P.Chemla *dans Che Vuoi ?*, à l'abîme d'où peut, *ou non*, émerger ça-un enfant promis à se dire Je.

Et là, on aborde cette contrée où il faudrait supposer un énigmatique procès pré-signifiant, tel que Freud tente de le cerner en termes de « narcissisme primaire » ou « identification primordiale » et qui, comme l'écrit P.Chemla « *doivent sans cesse se créer pour éviter l'effondrement* ». Infantile donc non plus seulement comme historicité d'enfant **en** devenir de dire mais réel de l'infans **à** advenir comme *un*, et qui pose son problème dès qu'on approche de zones disons psychotiques où manquent non seulement les noms mais défaille le sens d'une « mêmété », d'une mêmété éprouvée a minima comme continuité temporelle.

A la limite, *ou plutôt passant la limite*, il y aurait l'expérience de Fernand Deligny avec ces « gamins-là », dont il tente de respecter, à rebours de toute velléité de « soin » (sinon de souci), un mode d'existence résolument a-subjectif qu'il appelle « *homme de nature* », hors le moindre « vouloir ». Mais on aura l'occasion bientôt d'en parler avec Catherine Perret.

3. Je viens de dire « soit... soit » pour simplifier, mais ce n'est évidemment pas une alternative, c'est à mettre en tension sur l'arc analytique, car c'est ce qui fait que ce *tremblement d'être* de l'enfance soit au ressort de *la dynamique analytique*. Pour reprendre le jeu de traduction du *wo es war, soll ich werden*, dont Monique Tricot (dans Le n° de *Che Vuoi ?*) nous propose différentes formulations de Lacan puis la sienne propre, « *Là où c'était, l'infantile, là, dans le transfert, par la parole, je dois advenir* », j'en ajouterai une autre : *Là où ça l'enfant aura été, et ce n'est pas donné, l'enjeu est d'en advenir*

Ce dont peut-être témoignerait exemplairement le parcours de Sabina Spielrein, dont la trace a longtemps été réduite à la question de ses rapports avec Jung, mais dont Michel Guibal et Jacques Nobécourt ont commencé à nous faire connaître en 2004 certains textes³, et dont Michael Plastow, analyste et pédopsychiatre australien, dans un livre tout récemment paru, *Sabina Spielrein, poésie et vérité*, vient de proposer une étude centrée sur son apport à la psychanalyse en revenant à la source de ses écrits. Ce n'est pas ici le moment de parler spécifiquement de ces apports, mais ça en vaudrait le coup à mon avis, en particulier l'article de 1913, *Contribution à la connaissance de l'âme infantine*.

Ce que j'en retiens pour le propos d'aujourd'hui c'est que, selon Plastow, S.Spierein serait à la fois la première analyste à recevoir des enfants et à tenir d'en écrire quelque chose, et la première analyste à le devenir par et depuis son analyse, au gré de l'élaboration

³ Sabina Spielrein, *Entre Freud et Jung*, Aubier 2004.

de sa terminaison et de sa séparation avec le SsS, Jung en l'occurrence, pas sans appui sur Freud.

On peut sans doute discuter de la véracité historique de ces affirmations et de la pertinence d'un tel critère de primauté, mais ce qui me frappe et vaut au moins comme symbolisant assez bien ce que je tenterais d'avancer ce soir pour ma part, c'est cette *conjonction* chez S.S. du *travail mettant en jeu la constellation de l'enfance* (et pas seulement les enfants qu'elle en vient tôt à recevoir en analyste mais d'abord en même temps ses propres fantasmes infantiles d'analysante)... *conjonction* donc de la lettre d'enfance, en instance et souvent en souffrance, avec ce qui se joue en fin de cure analytique voire dans le moment ou mouvement que Plastow se risque à appeler de « passe », bien avant la lettre lacanienne !

Pour terminer, j'évoquerai un enfant fictif, *Ernesto*, une fiction littéraire d'ailleurs pas sans effets comiques, que l'on doit à Marguerite Duras! Cet étrange enfant apparaît d'abord dans un livre pour enfants puis un film, enfin dans un autre livre, un de ses derniers, *Pluie d'été*. Pour faire vite, je vais à l'essentiel : Ernesto, fils d'une famille plutôt pauvre et un peu marginale, refuse d'aller à l'école, après quelques jours de présence, en avançant cette raison tout à fait inattendue : « **car on y apprend ce qu'on ne sait pas** ». Argument inentendable a priori de tout pédagogue pour qui c'est justement sa raison d'être d'apprendre ce qu'on ne sait pas. Le plus drôle est que l'instit ainsi destitué, après quelques tentatives avec les parents pour le convaincre, en vient assez vite à lui rendre raison, en l'occurrence à « se rendre à sa déraison », il se met à son école à l'envers et assume pleinement ce qu'on pourrait appeler un « *savoir ignorant* ».

Mais il ne s'agit pas de la « *docte ignorance* » qui nous vient de Nicolas de Cues. En assumant une docte ignorance, on avoue son impuissance à connaître vraiment la *Vérité de l'être (de ce qui est)*, qui ne saurait en effet que se mi-dire, mais on la suppose néanmoins devoir *Etre en vérité* quelque part, en un lieu fût-il inaccessible à connaître, dit Dieu par exemple, même dit « inconscient ».

En effet, ce savoir ignorant d'Ernesto ne provoque aucun effet de vérité chez l'instit, ne lui dévoile aucune vérité du savoir, même et surtout éprouvée comme finitude, impuissance avérée à savoir *vraiment*. Il creuse son supposé savoir d'un trou réel, là où Ernesto lui dit qu'il ne veut pas aller à l'école puisqu'on « y apprend ce qu'on ne sait pas ». Ce que j'entends : là, à l'École, où on prétend traduire l'impossible du réel à savoir/en savoir avéré de ce qui est fût-il inconnu voire inconnaissable, eh bien, là, il ne veut pas aller. A l'autre, *sujet-supposé-savoir*, plutôt, de venir se frotter à la butée de réel nommée Ernesto. Ce dont l'instit est frappé, ce n'est donc pas d'un *effet de vérité*, qui peut porter à l'enthousiasme en son temps de dévoilement du savoir aux limites, ce qu'il rencontre c'est tout autre chose, un *effet de réel*, et l'affect d'une telle épreuve n'est plus *Eureka !*, mais quelque état du corps qu'on pourrait par exemple rapprocher de ce que A.Didier-Weil appelle « sidération ».

Encore un détour, un petit dernier pour la route, par le séminaire *Encore*, au début, sa toute première page. J'en retiens ici cette distinction énigmatique entre ce que Lacan dit être son « *je n'en veux rien savoir* » dont, dit-il, il « *s'est aperçu qu'il constituait son cheminement* », et le « *je n'en veux rien savoir* » qu'il attribue à ceux qui l'écoutent au séminaire. Ce dernier « vouloir rien en savoir » consiste, dit-il, à ignorer - refoulement ou déni- « *un certain savoir qui vous est transmis par bribes* ». Le « *je n'en veux rien savoir* » qu'il revendique comme le sien est de toute autre facture. Il n'en dit rien précisément, mais je m'autorise effrontément - en sale gamin que je suis - à l'entendre comme ce que j'ai tenté plus haut d'articuler comme cette ignorance qui n'est pas docte mais *ernestine* : il relève de l'effet de réel et non de l'effet de vérité. C'est le savoir ignorant du réel comme *transfini*, le vouloir pas-savoir de qui prend acte d'un impossible, au sens où il n'en attend plus indéfiniment Vérité, son *dévoilement*, mais s'affronte au *découvrement* de ce qui en aucun cas ne peut « *se rassembler sous l'un* », comme disait Héraclite inaugurant l'ère de la Raison.

L'analyste en fonction peut-il alors ignorer ce « savoir ignorant », qui est un savoir ignorer, un tel « je ne veux rien savoir » *jacqueslacanien*? Et dans notre nouveau siècle peut-être plus durassien voire becquettien que racinien et encore moins cornélien, un siècle où comme le dit notre Sainte Marguerite, « *par Dieu je n'entends rien* », l'infantile n'est-il pas, de ce réel, le lieu *évanescent* ? Et ne faudrait-il pas, plutôt que dire « *Dieu est inconscient* », dire « *L'enfant est inconscient* » ?

D'où ma question : l'enfant Ernesto, père du psychanalyste ?